



ÉRIC DE BEUKELAER

L'ami imaginaire et l'Enfant de la crèche

J'entretiens de réguliers échanges avec des personnes se déclarant agnostiques ou athées. Il est toujours intéressant de discuter avec celles et ceux qui ne partagent pas nos convictions les plus profondes. Cela enrichit les points de vue et nuance les clichés projetés sur l'autre. Depuis quelques temps, je constate qu'il y a un argument qui revient souvent sur les lèvres de ceux qui rejettent l'hypothèse de Dieu. Un argument qui semble dès lors avoir le vent en poupe dans les cénacles qu'ils fréquentent. Il se fonde sur la construction mentale de « l'ami imaginaire ». Les pédagogues connaissent bien ce phénomène que l'on rencontre chez nombre d'enfants entre 3 à 5 ans : ils se créent un ami invisible, leur tenant lieu de compagnon de vie et de jeu. Il s'agit d'une réaction naturelle et saine pour le petit, sorti du sentiment de fusion avec sa mère, pour lutter contre l'isolement et traverser de la sorte les premières tensions de sa jeune vie. Selon mes correspondants non-croyants, la foi en Dieu serait la continuation de ce procédé infantile chez ces adultes, incapables d'admettre la solitude radicale de leur condition humaine et se créant pour cela un super-ami imaginaire en la personne de Dieu.

Pareil discours est séduisant. Je puis même y adhérer partiellement, en reconnaissant que l'acte de foi religieux mobilise en nous des ressources mentales, souvent héritées de la jeune enfance. Cependant, un tel plaidoyer est à double tranchant et son argumentation peut être renversée. Pourquoi le jeune enfant a-t-il besoin de s'imaginer un ami invisible ? Pourquoi l'humain ne se sent-il pas fait pour la solitude radicale ? Pourquoi avons-nous tellement besoin les uns des autres ? Si dans le règne animal et végétal rien n'existe sans raison

– de la feuille de chêne à la moustache du chat – pourquoi postuler que les désirs les plus profonds du cœur humain ne seraient qu'un leurre néfaste pour notre déploiement en tant que vivant ? « Tu nous as fait pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne demeure en toi », affirme saint Augustin (353-430) au début de sa célèbre autobiographie (Confessions I, 1). Je suis donc personnellement convaincu que la recherche enfantine de « l'ami imaginaire » est l'inverse d'une fuite du réel. Elle est, bien au contraire, le premier signe à l'aube de nos vies, de l'humaine quête de la Source de tout être, que les croyants appellent « Dieu ».

Ceci m'amène à la « magie de Noël ». Il est tentant de ne voir en la douce ivresse qui nous saisit à l'approche de la Nativité qu'une création de l'imaginaire collectif et lui octroyer le statut de sympathique antidépresseur sociétal au cœur de l'hiver. Une fois de plus, je renverse l'argumentation : Noël est ce moment de l'année où beaucoup d'humains recollent davantage à leur réalité profonde en écoutant les soupirs de leur âme et désirs de leur cœur. L'Enfant de la crèche n'est pas un « ami imaginaire », mais la manifestation éclatante de ce dont l'humain a une intuition profondément enfouie en lui : la toute-puissance ne se situe jamais du côté de la violence, qui n'est qu'aveu de faiblesse. Quand le Très-Haut se donne à contempler pour la première fois en visage homme, c'est sous les traits d'un Enfant nu et fragile, qui pourtant porte l'espérance du monde. « Un enfant nous est né, un fils nous est donné, Et la domination reposera sur son épaule ; On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix. » (Isaïe 9,6) ■



© Catherine Jouret